

# NATION, PARTITIONS AND DIALOGUE ISSUES IN THE POLITICS OF PEACE TODAY

## Workshop on December 9

( C ) Reproductive capacity of the nation and challenges of state-reconfiguration.

Etienne Balibar, University of Nanterre, Paris X, " At the Borders of Europe "

Discussants : Michael Löwy, EHESS, Paris, M.-C. Caloz-Tschopp, Geneva University

## At the borders of borders of apartheid (2001) *Aux frontières des frontières de l'apartheid* *Discussion de textes d'E. Balibar " At the borders of Europe "*

**Marie-Claire Caloz-Tschopp**

*" Comme souvent, ce qui est empêché de penser à ce qui pourrait être ".*

M. Mayor, astrophysicien découvreur de planètes extrasolaires (51Pgb),  
*La Recherche*, 2001, 348, 89.

### Introduction

#### Que lire, comment lire le texte, dans quelle perspective ?

*"Pour comprendre le monde instable dans lequel nous vivons, nous avons besoin de notions complexes, c'est-à-dire, dialectiques. Voire nous avons besoin de compliquer les choses. Et pour contribuer à changer ce monde, dans ce qu'il a d'inacceptable et d'insupportable – ou ce qui revient au même, pour résister aux changements qui s'y produisent et qu'on nous présente volontiers comme inéluctables – nous avons besoin de renverser la fausse simplicité de certains notions évidentes".*E. Balibar (1994) : " Qu'est-ce qu'une frontière ? ", GGE, 335.

Je remercie Rada Ivekovic pour son invitation à intervenir aujourd'hui à propos du texte d'E. Balibar sur les frontières en Europe. J'ai une grande amitié pour Etienne Balibar et un grand respect pour son oeuvre, au point que j'ai pu hésiter à empoigner les textes – au sens physique du terme - pour y réfléchir dans la perspective de ce qu'a écrit Rada Ivekovic sur *Une guerre de fondation en Europe ?* de sa recherche actuelle et du groupe de recherche sur les partitions. D'autant plus que les travaux d'EB font référence centralement à Marx et au travail de pensée dont on connaît la place autour de l'oeuvre de Marx qui ont profondément marqué et marquent encore la vie intellectuelle critique.

En fondant le Groupe de Genève " Violence et droit d'asile en Europe " (GGE) en 1993

avec Etienne Balibar, Rada Ivekovic et d'autres chercheurs et militants en Europe et dans d'autres continents, nous avons parié qu'un travail ouvert, de réflexion sur les apories de la violence (d'Etat) concernant les populations en mouvement était une manière de résister à la violence d'Etat, tout en réfléchissant à des percées, à des alternatives dans nos pratiques respectives de résistance. Nous avons donc fait le pari qu'une résistance était possible. Un texte de N. Busch est train d'être discuté, édité par le GGE. Il servira de base à un futur colloque international à l'Université Ouvrière de Genève s'inscrivant dans la suite du travail du GGE. Le texte et la discussion portent sur la construction de la notion de " sécurité " du " laboratoire Schengen " et cela après les événements de Gênes et aussi du 11 septembre où on assiste à une reconfiguration de la souveraineté du pouvoir d'Etat dans le sens de la guerre et pas de n'importe quelle guerre. C'est une des suites du travail. J'aimerais tenter de continuer à tenir ici le pari de la résistance en lisant des textes d'EB sur les frontières en prenant dans ma lecture les questions que pose Rada Ivekovic dans la recherche.

Comment lire EB, en considérant le pouvoir de domination et d'action, tout en se confrontant à plusieurs couches d'apories, d'impuissances, d'étonnements mêlés de désespérance qui s'entrecroisent, se superposent dans le travail intellectuel, de citoyenneté et aussi à des faits, des percées de résistance, de création qu'il faut parvenir à *voir* pour continuer à imaginer, à pratiquer des alternatives notamment en ce qui concerne la place des sans-papiers ?

Il y a de nombreuses lectures possibles, j'en choisis ancrée dans un constat de R. Ivekovic et puis une intuition d'EB lui-même que je pousse dans ses ultimes conséquences tout en la prenant comme fil conducteur et que je développe dans ce qu'elle a de créatif dans un renouvellement à la fois du travail dans la recherche et la politique.

Quand EB place la discussion sur les frontières de l'Europe dans son texte proposé ici (*At de Borders of Europe*), quand on relie ce texte à d'autres textes de son œuvre pour en saisir la portée pour la recherche en rapport à la nation, aux partitions, au dialogue, à la paix, les questions sont nombreuses et redoutables de complexité et de perspectives explicites et sous-jacentes.

L'ange de Walter Benjamin m'accompagne aujourd'hui dans ma lecture d'EB et ma relecture de certains textes d'H. Arendt tout en lisant EB. Mais nous ne volons pas au-dessus du mur de Berlin et nous ne sommes pas dans un cirque à Berlin comme dans le merveilleux film de Wenders.

Pris dans le mouvement des populations et la tempête de la globalisation, nous sommes postés aux frontières autour de la Méditerranée, de la Manche, de Gibraltar, de l'Est de l'Europe (Elbe) avec Helmut Dietrich, dans les camps de l'humanitaire comme avec Luc Legoux, dans les terrains vagues, obscures des politiques d'immigration, du droit d'asile, du " laboratoire Schengen ", de la prostitution autour des déplacements des soldats de l'ONU et à Gênes. Nous sommes dans les terres de l'agro-business d'El Ejido, les sous-sols de la gare de Milan, la zone de transit de l'aéroport de Frankfurt où passent les

“ réfugiés sur orbite ”, ou encore dans les anciennes et nouvelles prisons – pour certaines, en Allemagne par exemple, privatisées sur le modèle de certaines prisons américaines - où sont appliqués les “ mesures de contrainte ”, avec une organisation industrielle des blocages policiers à l’entrée des frontières Schengen et des renvois forcés sans destination connue dans certains cas. D’autres observateurs nous accompagnent dans notre vol aventureux. N. Busch aux frontières de *Fortress Europ*, qui montre comment la “ sécurité proactive ” du “ laboratoire Schengen ” installe l’insécurité et la guerre en Europe. Christophe Tafelmacher qui constate dans sa pratique d’avocat du droit d’asile, une contribution directe de l’Etat policier en Suisse à l’épuration ethnique en ex-Yougoslavie

En appliquant à EB ses propres paroles, il est vrai que “ Le texte philosophique porte à l’extrême des contradictions qui le dépassent mais ne trouvent nulle part ailleurs une formulation aussi contraignante ” (Balibar, *Crainte des masses*, 9). La formulation du cadre de la réflexion par EB est en effet contraignante. Elle est très cohérente dans son parcours de la philosophie politique à la conjoncture politique observables aux frontières. Quand dans son livre très important, *La crainte des masses*, il part de trois concepts de la politique – émancipation, transformation, civilité – pour définir le, la politique et puis dans un autre article important à propos de la Souveraineté, il réfléchit notamment sur les liens entre la frontière, l’Etat, le peuple, il part de l’évidence de la domination liée à la souveraineté qui cohabite avec l’exigence de l’émancipation. Il nous dessine le cadre politique de la citoyenneté.

Il est vrai que l’énigme en arrière-fond de la démarche qui nous est posée à propos de ce qu’est la violence nous oblige en quelque sorte à penser au-delà de nos moyens, ce qu’a fait Marx, comme l’a souligné C. Castoriadis. Il nous faut précisément *voir* ce qui effleure dans ce lieu déconcertant *de l’au-delà de nos moyens*, où “ notre héritage n’est précédé d’aucun testament ” (René Char cité par Arendt dans *La crise de la culture*).

Pour lire, je choisis donc de m’installer dans les lieux-frontières d’Europe désignés plus haut. Le titre de mon exposé indique dans quelle direction je me propose d’aller dans ma lecture : “ *Aux fontières des frontières de l’apartheid* ”.

Pour commencer, je retiens des travaux de E.B son invitation à retourner à Marx pour comprendre, ce qu’on pourrait appeler *la substance philosophique (ontologique) et politique des frontières*, dans le présent, les yeux tournés vers le passé tout en avançant à reculons vers l’avenir, dans la posture de l’ange de W. Benjamin. Quant il réfléchit à la violence, je vois EB se demander en filigrane dans ses textes : pourquoi craindre que quelque chose qui s’est déjà passé dans l’histoire humaine - expérience d’effondrement, d’anéantissement - se reproduise dans l’avenir et je me demande de quoi il parle et qu’est-ce qu’il faudrait faire de ce qu’il nous dit dans ce lieu des frontières ? Et je me dis qu’il faut donc lier le questionnement sur les frontières et celui de la violence et la civilité pour saisir ce qu’il nous dit et entrevoir des perspectives plausibles de pensée et d’action.

Que nous montre donc EB en s’interrogeant sur les frontières, en allant au-delà de ses

moyens et quelles questions cela nous pose sur le, la politique et ses liens à la guerre et à la paix dans le contexte de la globalisation ?

Je m'explique en formulant **deux remarques** dans une démarche qui explore successivement des couches de l'énigme et je conclurai en me situant aux frontières des frontières de l'apartheid et en conclusion **en formulant deux questions** pour la recherche et l'action de citoyenneté.

### *Première remarque*

#### **Le cadre de la souveraineté des Etats-nations pris dans le " laboratoire " Schengen de l'Empire**

Le cadre, la structure, le système des Etats-nations dominants et en pleine transformation, reconfiguration sous le poids de ce qui est appelé la globalisation. Les populations en mouvement et les frontières sont un lieu privilégié pour observer les avatars de ce processus. Dans ces lieux, quel type de séparation *qualitative* constitue la reconfiguration de la souveraineté observable qui concerne l'ensemble des humains, l'ensemble de la citoyenneté (et pas seulement celle réservée aux seuls étrangers)? A partir de là, le système d'Etats-nations encore dominant et fragile peut-il être le lieu aujourd'hui d'un dialogue possible à propos de l'apartheid et de la place des populations en mouvement ? Quand depuis les travaux d'EB, on réfléchit aux apories, paradoxes, tensions, observables autour des politiques d'immigration et du droit d'asile pratiquées par les Etats-nations dans l'espace Schengen, on doute d'emblée qu'il existe une " capacité reproductive de la nation " dans ce cadre (une des questions de la recherche d'aujourd'hui).

En matière d'étrangers, la nation ne va pas sans l'Etat (et sans l'Etat policier) confinant la souveraineté à la nation, à la police et à son territoire et même au-delà jusqu'où s'étend sa souveraineté dans les faits (on pense aux mesures dans les pays bordant des pays en guerre dans les camps de réfugiés). La souveraineté des Etats-nations bousculée par la globalisation et travaillée par les logiques policières de Schengen s'appuyant sur les militaires de l'OTAN parfois en mal de mission balance entre une logique binaire et fermée (la souveraineté nationale, la préférence nationale, Noiriel, Lochak, Sayad ; le contrôle et la répression), et une nouvelle logique territoriale d'exercice de souveraineté dans des " laboratoires " qui inventent dessinent des stratégies d'Empire, qui désigne de nouveaux ennemis à exclure, à exterminer passivement ou activement, où le territoire s'étend d'un système d'Etats-nations affaibli aux Etats-nations de transit et même d'origine. Où des outils bureaucratICO-militaro-politique comme celui du " modèle des cercles " dessinent des frontières contrôlant l'accès au centre de l'Empire et les étages de la hiérarchie de l'espace politique impérial avec en arrière-fond les données d'une guerre de " civilisation " qui n'est plus la guerre classique de Clausewitz mais qui est une guerre *d'anéantissement*.

L'Etat-nation est défini par le critère de la nation et attaché à un territoire, la logique de pouvoir en survivance dans ce cadre fait l'économie du rapport souveraineté-nation-

individus “ non nationaux, nation(s)-peuple(s) en excluant les étrangers de la citoyenneté ; l’Empire s’articule et déborde les logiques de souveraineté nationales et territoriales classiques comme le montre bien EB quand il réfléchit sur les frontières. Le nouveau pouvoir en gestation est pris dans les contradictions de la dynamique du rapport souveraineté d’Empire-souveraineté(d’Etat)-nation(s)-peuple(s) ; ainsi se créent de nouvelles stratégies guerrière de contrôle et d’intervention combinées avec un jeu mouvant et démultiplié aux frontières dont EB décrit bien les caractéristiques.

En d’autres termes, le cadre, le système d’Etats-nations est traversé par des logiques de partition, d’apartheid où la souveraineté politique du système d’Etats-nations est en train à la fois de se fragiliser et de se transformer depuis l’intérieur des Etats-nations et l’extérieur de l’économie, en souveraineté Impériale policière et militaire avec une transformation qualitative de la violence d’ “ Etat ”. La violence policière est en train de devenir directement guerrière, dans une nouvelle guerre qui ne se passe pas forcément sur des champs de bataille mais qui est extrêmement dangereuse car contenant l’anéantissement possible. Dans le tourbillon de ces transformations, on observe en Europe les luttes des sans-papiers, les luttes anti-mondialisation, de ceux que J. Rancière appelle les sans-part qui résistent. La dialectique d’une nouvelle souveraineté passe des territoires étatiques aux multiples frontières mouvantes et souterraines et faisant émerger un nouveau contenu, de nouveaux enjeux de la souveraineté en lien direct une guerre sans nom (et peut-être la paix !).

### *Deuxième remarque*

#### **Un pouvoir de domination et de cruauté qui contient la destruction**

Pour comprendre ce que contiennent les contradictions des rapports de pouvoir, si l’on suit EB jusque dans ses retranchements, en questionnant son analyse pour en tirer jusqu’aux conséquences ultimes qui en découlent, et puis les retourner en alternatives pour une nouvelle philosophie de l’histoire, il faut donc partir de son interrogation sur **frontières, l’apartheid d’aujourd’hui en les considérant depuis les nouvelles formes de violence, ce qu’il appelle la “ cruauté ”**. Reprenons ce tracé brièvement.

Qu’est-ce qu’une **frontière** ? se demande EB dans un texte important où il montre que l’on ne peut comprendre les frontières qu’en pensant dialectiquement dans l’histoire leur *surdétermination, polysémie, hétérogénéité et ubiquité*, vu qu’elles sont les “ *conditions anti-démocratiques de cette démocratie partielle, limitée qu’ont connu certains Etats-nations pendant une certaine période, en gérant leur propre conflits internes et parfois aussi en les exportant* ” (Balibar, Crainte des masses, 380). Les frontières situent d’emblée la “ contradiction infinie ” où se situe l’aporie du pouvoir, sans cesse retravaillée dans la scène historique, par des acteurs – les masses, la multitude ce nouveau nom pour le peuple, voire de société civile qui élargit la notion de classe ouvrière en nous déplaçant dans l’espace-monde. Les nouvelles frontières **ne séparent pas** simplement des territoires, mais **quadrillent** l’espace social où les populations se meuvent où les rapports de pouvoir se redessinent. On voit bien dès lors pourquoi pour EB une perspective de “ démocratie radicale ” un des challenges est donc de “ déconstruire l’institution frontalière ” où qu’elle soit et de manière continue dans ce qu’elle devient

effectivement. La question des frontières prise dialectiquement, conduit à l'**apartheid**

Comme le dit bien F. Fanon, en liant colonialisme à l'apartheid : " Voilà le monde colonial. L'indigène est un être parqué, *l'apartheid* n'est qu'une modalité de la compartimentation du monde colonial. La première chose que l'indigène apprend, c'est à **rester à sa place**, à ne pas dépasser les limites ".

L'apartheid (séparation) est en fait un apartheid où chacun doit rester à sa place, qui sépare les humains en quadrillant l'espace externe et même interne des individus et en déclassifiant, en transformant en masse flottantes dirait H. Arendt, des millions d'individus dans des millions de situations.

" ... l'institution d'un *apartheid* mondial, ou d'un double régime de circulation des individus, soulève de redoutables problèmes politiques et d'institution. Le *color bar* qui désormais ne sépare plus seulement " centre " et " périphérie ", ou Nord et Sud, mais traverse *toutes* les sociétés. Il est pour cette raison même qu'un équivalent approché assez malaisé, dont le maniement, dans les faits, est massif, mais à double tranchant, parce qu'il renforce un racisme incontrôlable, et favorise l'insécurité qui appelle à une surenchère de dispositions sécuritaires. Sans compter qu'entre les deux extrêmes, ceux *qui font circuler les capitaux* et ceux *que les capitaux font circuler*, au gré des " délocalisations " et de la " flexibilité ", il y a une énorme masse intermédiaire non classifiable ".

Il y a donc un choix à faire entre " le droit de cité ou l'apartheid " écrit EB. Chacun à sa place écrit F. Fanon dans un quadrillage où des millions de gens échappent aux mailles du filet, mais *qu'est-ce qu'en substance l'apartheid* quand on l'observe depuis " l'archaïsme fatal face aux sans-papiers " et au-delà des archaïsmes de la République française, ou plutôt dans cet étrange mélange entre des archaïsmes extraordinaires dans la surexploitation liée à des formes d'hyper-capitalisme (ex. agro-business) où sont pris les étrangers et les populations majoritaires au point de ne plus faire partie de l'armée de réserve mais de devenir jetables. Cela nous mène dans un autre lieu obscur où nous conduit EB quand il réfléchit à **la violence**, à **l'idéalité** et à **la cruauté** et qu'il nous faut circonscrire en lien avec les frontières.

Arrêtons-nous à l'" étonnement " mêlé de prudence d'EB que nous sommes plusieurs à partager d'ailleurs depuis quelques années à propos de l'usage du concept d'apartheid et des embarras que l'on perçoit chez EB à ce propos. Soi-dit en passant, un autre concept apparaît d'ailleurs conjointement à celui d'apartheid, c'est celui " d'esclavage " sur les pancartes des sans-papiers en Suisse qui nous conduit dans un même lieu d'embarras. Ces analogies qui traversent l'histoire sont d'étranges jeux de l'activité de pensée critique et créative qui avance à tâtons en cherchant ses références. Ces mots parlent de quoi ? S'agit-il de ce *Même* de l'exploitation qui apparaîtrait une nouvelle fois dans les processus de sur-exploitation économique que nous observons à propos des populations en mouvement? C'est une évidence que l'histoire ne se répète pas, mais on peut voir et entendre un acte engageant à ne pas perdre l'histoire pour réfléchir au

présent et au futur.

Dans ce retour à l'histoire, il s'agit du *Même* et de *l'Autre*, mais de quel *Autre* de l'exploitation, de quel type de rapport entre le *Même* et *l'Autre* alors ? Dans l'activité de pensée sur un objet – un rapport de pouvoir où le mouvement est fondamental, qu'il est régi par une étrange séparation (apartheid), s'agit-il d'une simple procédure analogique entre le présent et le passé en faisant un saut, un retour en arrière dans l'histoire du pillage et de l'exploitation pour éclairer ce qui a lieu aujourd'hui avec les travailleurs immigrés, les sans-papiers, les travailleurs de l'agro-business, les réfugiés, les requérants d'asile déboutés ? En d'autres termes, s'agit-il d'un processus de pensée pour imaginer, voir, penser, décrire, interpréter, inventer ? Mais inventer quoi ? Des travaux en épistémologie sur l'analogie m'ont conduit un moment à explorer ce chemin pour l'usage du concept d'apartheid indiquant qu'un travail d'imagination, de création est en œuvre. Le chemin strictement épistémologique s'avère trop étroit pour identifier ce qui est cherché. Il ne s'agit pas tant d'un processus, d'activité de pensée pure, neutre, hors de l'histoire. Derrière le travail sur le concept historique d'apartheid ancré dans le présent on observe une transformation de l'Être social-historique (pour utiliser les mots de Castoriadis) et donc aussi d'une transformation de la pensée qui cherche ses outils à l'épreuve du réel de l'histoire.

Dès lors que faut-il, *voir*, comprendre dans l'émergence du mot *apartheid*, quand on s'installe dans les " laboratoires " des " frontières de la démocratie " où le, la politique se transforment ? Les réflexions d'EB sur la violence nous permettent de cerner ce qui est en jeu dans l'apartheid contemporain sur le terrain du mouvement des populations. EB rappelle que dans l'économie de la violence, dans le rôle de la violence dans l'histoire qui est derrière la notion de *Gewalt* (Hegel, Clausewitz, Marx, Weber), il y a une première violence du pouvoir, une contre-violence dirigée contre le pouvoir, ou une tentative de construire des contre-pouvoirs, qui prend la forme de la contre-violence ". (Crainte des masses 404). Mais il y a aussi des violences qui ne gravitent pas autour de l'alternative du pouvoir et de contre-pouvoir. Cette part inconvertible de la violence destructrice, autodestructrice, met en cause non seulement le risque de la mort propre, mais " celui de l'apocalypse barbare et de la destruction mutuelle. *Ou pire* ". (404). On peut penser ici à certaines révoltes urbaines échappant aux logiques de pouvoir et de contre-pouvoir nous dit EB. Le pouvoir n'est peut-être plus simplement un réducteur de complexité (Foucault). On aboutit à ce que EB appelle une incomplétude dialectique de la *Gewalt* qui exige le recours à un troisième terme. Plutôt que la terreur ou la barbarie, EB désigne la **cruauté** à inclure dans une phénoménologie de la violence. La cruauté en appelle à une " autre réalité et comme l'affleurement ou l'aperçu d'une autre scène " (406). EB en arrive en traversant la difficulté de la violence double (pouvoir, cruauté) à formuler une question. Pourquoi il [le pouvoir d'Etat, colonial, mâle, etc.] doit-il tirer de lui-même et procurer à ceux qui l'exercent un effet de " jouissance " ? Et il signale que la difficulté vient du fait qu'il existe une centralité du pouvoir dans la dialectique de l'Esprit, " il n'existe rien de tel qu'un *centre de la cruauté* – pas même un centre déporté ou décentré " (406), la cruauté est " hétérogène " (Bataille) ; " les formes de cruauté sont avec la matérialité dans une relation sans médiation, qu'elle soit intéressée ou symbolique " (407). La cruauté est fétichiste et emblématique. Elle est un " résidu "

inscrit dans une sorte d'hétérogénéité.

Mais si l'on considère la dialectique du pouvoir par E.B depuis les frontières, s'agit-il d'un " résidu de cruauté " qui échappe en quelque sorte au pouvoir homogène ou d'une tâche aveugle qui désigne qu'au centre un nouveau pouvoir est en train de se transformer. L'hétérogène de la cruauté (410) transforme l'homogène du pouvoir, mais lui est forcément extérieur ? Je pourrais formuler la question sur un autre registre. Clausewitz disait que la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens, en clair que la guerre fait partie du, de la politique, que la violence est contenue dans la politique. E. Terray a montré que même la pensée abstraite de Clausewitz sur la guerre contenait une rupture entre la politique et la guerre, une rupture entre la politique et la violence, rupture qui n'est pas forcément un " résidu ", mais peut-être une transformation qualitative du, de la politique qui contient alors *non seulement la domination, mais aussi la destruction.*

Depuis les expériences réelles qui sont un fil rouge à ne pas lâcher, depuis que nous vivons aujourd'hui dans les lieux-frontières, considérer une telle perspective dans les travaux d'EB ouvre tout-à-coup d'autres contenus, d'autres perspectives, d'autres enjeux au débat sur la séparation, la guerre, le dialogue et la paix.

On y perçoit en arrière-fond de ses travaux, me semble-t-il, ce que H. Arendt a décrit sous le terme d'humain superflu (*human superfluity*) pour caractériser le fameux régime, système politique " sans précédent " et que l'on retrouve traitée sous une autre forme chez M. Foucault quand il parle du " droit de laisser vivre ou de faire mourir " ou encore chez B. Ogilvie quand il parle de l'homme jetable qui est partie intégrante de la sur-exploitation capitalisme de la globalisation.

EB aborde d'ailleurs cela explicitement dans ses travaux (Crainte des masses), en le mettant en lien avec les " frontières de la cruauté " quand il parle de l'armée de réserve et de l'élimination :

" Sans doute, un élément, une " frontières " de la cruauté, n'ont-ils jamais été absents des formes classiques de l'exploitation et du chômage. Cela nous rappelle (et l'explication que Marx en a donnée demeure insurpassable) que l'économie capitaliste ne repose pas sur la simple exploitation, mais sur la *surexploitation*, comme on a eu trop tendance à l'oublier, parce que c'est moralement gênant, mais aussi parce que, dans nos Etats " développés ", la lutte des classes et la politique sociale ont eu pour fin d'éliminer tendanciellement les formes de surexploitation des hommes, femmes ou enfants qui transforment leur travail en torture, ou de les renvoyer à l' " extérieur " . Au mécanisme de l'exploitation et de la surexploitation, Marx avait rattaché l'analyse d'un effet de " surpopulation " cyclique ou " relative ", qu'il interprétait comme constitution d'une " **armée industrielle de réserve** " pour le capital. La misère " physiologique " qui s'étend aujourd'hui avant tout dans le monde " sous-développé " (ou dans cette partie de l'ancien monde sous-développé laissée de côté par la " nouvelle



industrialisation", par exemple en Afrique, est apparemment d'une autre nature. La destruction des activités traditionnelles combinée avec la domination de puissances financières mondiales et de leurs clientèles locales conduit à ce que, d'une expression extrêmement violente, Bertrand Ogilvie appelait récemment, la production de l'homme jetable. Sans que personne ait réellement " voulu " ni " prévu " cette situation, des millions d'hommes sont superflus, dépourvus d'utilité et d'utilisation : il faudrait pouvoir s'en débarrasser.

Ainsi se profilent à *nouveau* **des perspectives d'élimination et d'extermination** qui ne sont pas seulement violentes, mais spécifiquement cruelles : à l'horizon des famines et des guerres " civiles " ou des ethnocides alimentées par de constantes ventes d'armes (il faut écouler le surplus, et par surcroît l'homme jetable s'extermine lui-même), ou des conditions dans lesquelles le SIDA envahit l'Afrique depuis le début de l'épidémie (il est commode, sinon souhaitable, que la " nature " contribue à l'élimination de l'homme jetable, à condition qu'un cordon sanitaire efficace puisse être tiré autour des continents perdus " (Crainte des masses, 413-414).

A mon avis, EB continue avec Marx, Arendt, Foucault, Ogilvie et d'autres à ouvrir, à nous inviter dans notre recherche sur les partitions, l'apartheid, à explorer une piste importante ici pour une phénoménologie du pouvoir et de la violence aux frontières, pour saisir ce qu'il en est de la *substance de la séparation, de l'apartheid* dans le " laboratoire " Schengen en lien à la guerre qui hétérogénéise le, la politique au risque de l'anéantir.

Suivre une telle piste implique de penser ensembles ce qui se passe dans ces " continents perdus " et dans les " continents perdus " de l'Europe, derrière les sans-papiers, les travailleurs de l'agriculture, les requérants déboutés, les femmes prostituées, etc. Dans l'observation des politiques d'asile et du chômage, j'ai repéré, dans des situations-limites (renvois forcés), des outils (cercles, classification des chômeurs en Suisse), des traces de ce que dit EB.

### *Conclusion et perspectives*

#### **Ce qui est à voir, à faire aux frontières des frontières de l'apartheid**

Dans la fameuse posture de l'angle de W. Benjamin aujourd'hui, il nous faut décrire le présent, avec la capacité de voir au-delà, de discerner dans le maintenant les figures qui sont en train d'émerger.

En conclusion, je dirais que l'apport d'EB dans les textes où il aborde la question des frontières, de l'apartheid et de la violence est de retravailler des concepts de la tradition de la philosophie (de la) politique en revisitant la tradition entre Spinoza et Marx, pour décrire la régularité sociale du capitalisme ultra-libéral contemporain tel qu'il est à l'œuvre dans la violence (d'Etat, d'Empire) derrière le mouvement des populations et les violences qui lui sont imposées par un pouvoir, une souveraineté appropriée par des forces hétérogènes qui débordent le cadre du pouvoir, le territoire des Etats-nations.

En conclusion, je dirais que la force de l'intuition d'EB est dans le mouvement où il s'interroge sur les frontières tout en s'interrogeant sur le type de régime, de système politique tout en s'interrogeant sur le nouveau contenu de la violence en nous invitant à tisser ensemble des moments historiques clivés, à remettre en cause des coupures, et considérer la séparation comme un maillage qui fabrique des masses anonymes. Pour cela il s'appuie très sérieusement sur Marx, celui du début de la révolution industrielle, celui qui réfléchissait sur la surexploitation.

Quand on lit ce que dit E. Balibar sur le pouvoir de domination et la violence cruelle tout en observant en même temps avec une grande attention ce qui se passe dans les pratiques des politiques d'immigration, du droit d'asile, le "laboratoire" Schengen, on y retrouve centralement, non tant la question de la tolérance que celle de l'inégalité que J. Rancière a travaillé dans *La Méésentente* dont l'enjeu est non seulement l'inégalité, mais l'autodestruction du, de la politique et donc de l'humanité par elle-même.

Les sans-part aux frontières sont en quelque sorte ceux qui permettent de voir que la nouvelle forme du pouvoir de domination pour ce qu'elle est, un pouvoir de surexploitation et de quadrillage destructive installant le désert aux frontières. Mais les sans-parts dans leur lutte nous permettent aussi de voir qu'à la frontière, la relation, de la pluralité mise en cause, peut se construire une résistance à la domination qui nous renvoie aux travaux de Françoise Proust sur la résistance quand elle montre que la résistance colle à la nouvelle qualité de la domination en la retournant, en la déplaçant.

Aux frontières, et dans le mouvement dialectique de domination/séparation, maillage et de relation/action des populations, quelle est la substance de la dialectique du pouvoir, non seulement avec le cadre de la violence d'Etat (nation) pris dans le jeu de souveraineté, mais encore dans les instruments, les outils du pouvoir qui ont **changé de nature** dans un sens radical.

La violence d'Etat est "instrumentale" (Arendt) mais dans un autre sens que le sens classique de l'exercice de la souveraineté permettant l'appropriation des biens, de la valeur du travail. Quand la violence devient "cruauté", qu'elle contient non seulement la domination mais aussi la destruction, le, la politique deviennent autre chose.

Une nouvelle guerre est au centre du, de la politique. Les instruments du pouvoir ne s'inscrivent plus dans la simple logique moyens-fins et dans la succession politique par la guerre, mais ils sont le lieu d'une *fusion hétérogène de la politique et de la guerre*.

Au sens bureaucratique, policier et militaire, dans les développements de la science et aujourd'hui d'outils au niveau du capitalisme financier et virtuel, au niveau de la gestion, du contrôle élargi des populations, incluant la guerre (Foucault), on assiste au niveau des outils de la violence du pouvoir à un nouveau stade, passage de la *quantité à la qualité d'apartheid politique* impliquant une domination contenant la réalité de l'anéantissement (voir SIDA, eau, alimentation, politiques de la santé, politique des renvois, etc.).

Nous sommes dès lors mis au défi d'inclure une telle question à la fois dans nos analyses des nouveaux visages de la Souveraineté, de la domination et aussi dans les formes d'émancipation, la résistance des sans-part dans la recherche sur les partitions, donc dans la construction de la paix ? S'il est vrai que dans l'exercice de la Souveraineté, les catégories de séparation (nation, cercles) qui sont des catégories et des outils matériels contiennent aujourd'hui non seulement la possibilité de la force, de la puissance de domination, mais d'un quadrillage destructif, se pose alors avec une acuité accrue la question du travail théorique critique sur le processus et les outils matériels de la séparation (apartheid), la question du contrôle démocratique des outils du nouveau pouvoir (la délégation d'un tel pouvoir à des experts est leur remettre en mains la puissance d'action pour qu'elle se transforme en domination politique destructive) aux frontières de Schengen. Dans l'état actuel du débat théorique et politique, on mesure le travail à faire.

Quelle philosophie de l'histoire, quelle philosophie de l'action, quel travail de citoyenneté implique la prise en compte des constats sur le processus dont parle EB à propos des frontières en Europe et surtout du nouveau contenu de la violence ? Quelles nouvelles questions à la citoyenneté, à la résistance, à l'action créative dans un tel déplacement ? La réponse est certes à chercher dans l'analyse des formes de contre-pouvoirs élargies, hétérogènes des populations en mouvement aux frontières. Mais dès lors qu'elles s'affrontent à une telle violence cruelle on ne peut plus en rester à la logique pouvoir-contre-pouvoir, y compris – et j'allais dire surtout – aux frontières en sachant ce qui se joue dans la partition, l'apartheid à ces frontières. EB a souligné à juste titre que la *condition de violence* dont elle semble annoncer la généralisation (ou le retour) est évidemment de nature à alimenter le pragmatisme le plus cynique aussi bien que les messianismes les plus délirants" (Balibar Crainte des masses, 12), alors que faisons-nous ? J'en arrive à formuler deux questions :

### **Deux questions pour finir et ouvrir des perspectives pour la recherche**

1. Dans le travail théorique sur les frontières, sur les partitions – l'apartheid – , une phénoménologie des rapports de pouvoir d'Etat et de Société ne doit-elle pas inclure systématiquement dans la description des logiques de pouvoir, la nouvelle *qualité* contenue dans la partition d'apartheid du "laboratoire" Schengen qui fait partie de la globalisation et qui est observable derrière le mouvement des populations.

Car il existe certes une économie de la violence-contre-violence du pouvoir politique, de la violence d'Etat classique. Mais autour de l'économie violence-contre-violence se construit **la qualité d'un pouvoir plus "hétérogène"** incluant l'exploitation, la surexploitation la cruauté, l'autodestruction, dans une guerre sans nom et sans règles, sans centralité comme le remarque bien EB. Avec le risque d'un éclatement le, la politique.

2. Dès lors l'action elle-même, loin de se figer, doit inclure la nouvelle qualité de la domination. On voit que la citoyenneté en est profondément transformée. Cela nous

renvoie, à ce que Arendt a développé sous le terme de **“ droit d’avoir des droits ” pour chaque humain dans le, la politique**. Il y a dans cette phrase une radicalité qui inclue, me semble-t-il l’ampleur du défi qui est posé. Il n’est pas inintéressant de voir qu’Arendt l’a décrit à partir du manque radical de place, de droit dans la politique et le cosmos.

A mon avis, quand EB a ouvert un chemin à partir de la Souveraineté, du cadre, de la dynamique du pouvoir autour de la dialectique entre Etat-Nation-Peuple pour penser les frontières, pouvoir-contre-pouvoir, il y entrouvert un gouffre avec ses intuitions sur la violence-cruauté, qui amplifient et complexifie les questions théoriques et l’action politique. M. Löwy nous parle de la philosophie de l’histoire dans ce sens j’imagine.

EB nous a conduit aux **frontières des frontières de l’apartheid**. Il nous invite à reconsidérer le, la politique, en reconsidérant la violence, la guerre, non pas comme étant soit la continuation de la politique par d’autres moyens (Clausewitz), soit, soit-disant séparées du, de la politique, de l’autre côté des frontières, mais intrinsèquement intégrées au champ politique devenu plus hétérogène, plus complexe, plus fragile.

Avec les nouvelles questions, un conflit redoutable, des défis qu’elles nous posent aux frontières des frontières de l’apartheid et qui reste à voir, à prendre avec nous dans le travail théorique et politique.

Tant la notion de frontière, de partition, d’apartheid, que celle de la guerre et donc de la paix en sortent élargies, transformées, complexifiées. Elles renouvellent, élargissent les perspectives de la pensée et de l’action. Devant le désastre possible, elles ouvrent des voies à l’optimisme pour réfléchir à ce qu’est en substance l’apartheid aux frontières. Les travaux d’EB sur les frontières, l’apartheid et la violence cruelle sont incontournables. Et c’est profondément heureux.

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Université de Genève, 5 décembre 2001